

DONATO CARRISI

LE CHUCHOTEUR

Traduit de l'italien par Anaïs Bokobza

calmann-lévy

Titre original italien :
IL SUGGERITORE
Première publication : Longanesi & C,
Gruppo Editoriale Mauri Spagnol, Milan, 2009

© Donato Carrisi, 2009

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2010

ISBN 978-2-7021-4104-5

Prison de haute sécurité de XXXX
Quartier pénitentiaire n° 45.

Rapport du directeur, M. Alphonse Bérenger
23 nov. de l'année en cours

À l'attention du bureau du procureur
général J.B. Marin

Objet : CONFIDENTIEL

Cher Monsieur Marin,

Je me permets de vous écrire pour vous signaler le
cas étrange d'un détenu.

Le sujet en question est le matricule n°RK-357/9.
Désormais nous ne nous référons plus à lui que de
cette manière, vu qu'il n'a jamais voulu décliner son
identité.

L'arrestation par la police judiciaire a eu lieu le
22 octobre. L'homme errait de nuit - seul et sans
vêtements - sur une route de campagne dans la région
de XXXX.

La comparaison de ses empreintes digitales avec celles
de nos archives a exclu son implication dans de précé-
dents délits ou dans des crimes non élucidés. Cepen-
dant, son refus réitéré de décliner son identité,
même devant le juge, lui a valu une condamnation à
quatre mois et dix-huit jours d'emprisonnement.

Depuis qu'il est entré au pénitencier, le détenu RK-357/9 n'a jamais fait preuve d'indiscipline, il s'est toujours montré respectueux du règlement carcéral. En outre, l'individu est de nature solitaire et peu enclin à sociabiliser.

Peut-être est-ce également pour cette raison que personne n'a remarqué le comportement singulier que l'un de nos geôliers a constaté récemment.

Le détenu RK-357/9 essuie avec un chiffon en feutre chaque objet avec lequel il entre en contact, ramasse tous les poils et cheveux qu'il perd quotidiennement, astique à la perfection les couverts et les WC à chaque fois qu'il les utilise.

Nous avons donc affaire soit à un maniaque de l'hygiène, soit, beaucoup plus probable, à un individu qui veut à tout prix éviter de laisser du « matériel organique ».

Nous soupçonnons donc sérieusement que le détenu RK-357/9 a commis un crime particulièrement grave et veut nous empêcher de prélever son ADN pour l'identifier.

Jusqu'à aujourd'hui, le sujet partageait sa cellule avec un autre détenu, ce qui l'a certainement aidé à faire disparaître ses propres traces biologiques. Cependant, je vous informe que comme première mesure nous l'avons retiré de cette condition de promiscuité et mis en isolement.

Je le signale à votre bureau, afin que vous lanciez une enquête et que vous demandiez, si nécessaire, une mesure d'urgence du tribunal pour contraindre le détenu RK-357/9 à effectuer un test ADN.

Tout cela en tenant également compte du fait que dans environ cent neuf jours (le 12 mars), le sujet finira de purger sa peine.

Avec ma considération,

Le directeur
Alphonse Béranger

1

Quelque part dans les alentours de W., 5 février.

Le grand papillon l'emportait, se fiant à sa mémoire pour se déplacer dans la nuit. Il faisait vibrer ses larges ailes poussiéreuses, évitant les pièges des montagnes, aussi calmes que des géants endormis épaulé contre épaulé.

Au-dessus d'eux, un ciel de velours. En dessous, le bois. Très dense.

Le pilote se tourna vers le passager et indiqua devant lui un énorme trou blanc au sol, semblable au cratère lumineux d'un volcan.

L'hélicoptère vira dans cette direction.

Ils atterrirent au bout de sept minutes sur l'accotement de la nationale. La route était fermée et la zone occupée par la police. Un homme en costume bleu vint accueillir le passager jusque sous les hélices, retenant avec peine sa cravate.

– Bienvenue, professeur, nous vous attendions, dit-il à haute voix pour couvrir le bruit des rotors.

Goran Gavila ne répondit pas.

L'agent spécial Stern continua :

– Venez, je vous expliquerai en chemin.

Ils s'engagèrent sur un sentier accidenté, laissant derrière eux le bruit de l'hélicoptère qui reprenait de l'altitude, aspiré par le ciel d'encre.

La brume glissait comme un suaire, dévoilant le profil des collines. Autour, les parfums mélangés du bois étaient adoucis par l'humidité de la nuit qui remontait le long des vêtements, glissait froidement sur la peau.

– Cela n’a pas été simple, je vous assure : il faut que vous voyiez de vos propres yeux.

L’agent Stern précédait Goran de quelques pas, en se frayant un chemin parmi les arbustes, tout en lui parlant sans le regarder.

– Tout a commencé ce matin, vers onze heures. Deux jeunes garçons parcourent le sentier avec leur chien. Ils entrent dans le bois, escaladent la colline et débouchent dans la clairière. Le chien est un labrador et, vous savez, ils aiment creuser, ces chiens-là... Bref, l’animal devient comme fou parce qu’il a flairé quelque chose. Il creuse un trou. Et voilà qu’apparaît le premier.

Goran se concentrait pour le suivre, tandis qu’ils s’enfonçaient dans la végétation de plus en plus touffue le long de la pente progressivement plus raide. Il remarqua que le pantalon de Stern était légèrement déchiré à la hauteur du genou, signe qu’il avait déjà fait le trajet plusieurs fois cette nuit-là.

– Évidemment, les jeunes garçons s’enfuient immédiatement et préviennent la police locale, continua l’agent. Ils arrivent, examinent les lieux, les reliefs, ils cherchent des indices. Bref : la routine. Puis quelqu’un a l’idée de continuer à creuser, pour voir s’il y a autre chose... et voilà que le deuxième apparaît ! Là, ils nous ont appelés : on est ici depuis trois heures du matin. Nous ne savons pas encore combien il y en a, là-dessous. Voilà, nous sommes arrivés...

Devant eux s’ouvrit une petite clairière éclairée par des projecteurs – la gorge de feu du volcan. Soudain, les parfums du bois s’évanouirent et tous deux furent assaillis par une odeur âcre caractéristique. Goran leva la tête, se laissant envahir : acide phénique.

Et il vit.

Un cercle de petites fosses. Et une trentaine d’hommes en combinaison blanche qui creusaient dans cette lumière halogène et martienne, munis de petites pelles et de pinces pour enlever délicatement la terre. Certains passaient l’herbe au crible, d’autres photographiaient et cataloguaient chaque pièce avec soin. Leurs gestes étaient précis, calibrés, hypnotiques, enveloppés dans un silence sacré, violé de temps à autre par les petites explosions des flashes.

Goran identifia les agents spéciaux Sarah Rosa et Klaus Boris. Il y avait aussi Roche, l’inspecteur chef, qui le reconnut et vint tout de suite vers lui à grands pas. Avant qu’il puisse ouvrir la bouche, le professeur le questionna :

– Combien ?

– Cinq. Toutes de cinquante centimètres sur vingt, et de cinquante de profondeur... D'après toi, qu'est-ce qu'on enterre dans des trous comme ça ?

Une chose dans chaque fosse. La même chose.

Le criminologue le fixa, interrogateur.

La réponse arriva :

– Un bras gauche.

Goran regarda les hommes en combinaison blanche qui s'affairaient dans cet absurde cimetière à ciel ouvert. La terre ne rendait que des restes en décomposition, mais l'origine du mal se trouvait avant ce temps suspendu et irréel.

– Ce sont elles ? demanda Goran.

Mais cette fois, il connaissait la réponse.

– D'après l'analyse des PCR, ce sont des filles, blanches, entre neuf et treize ans...

Des petites filles.

Roche avait prononcé la phrase sans aucune inflexion dans la voix. Comme un crachat, qui rend la bouche amère si on le retient trop longtemps.

Debby. Anneke. Sabine. Melissa. Caroline.

Tout avait commencé vingt-cinq jours plus tôt, comme un fait divers de journal de province, avec la disparition d'une élève d'un prestigieux collège pour enfants de riches. Tout le monde avait pensé à une fugue. La protagoniste avait douze ans et se nommait Debby. Ses camarades se souvenaient de l'avoir vue sortir après les cours. Dans le dortoir des filles, on ne s'était aperçu de son absence que pendant l'appel du soir. Ça avait tout l'air d'une de ces histoires auxquelles on consacre un demi-article en troisième page, et dont le dénouement attendu et heureux n'a droit qu'à un entrefilet.

Ensuite, Anneke avait disparu.

Cela était survenu dans une petite bourgade avec des maisons en bois et une église blanche. Anneke avait dix ans. Au début, on avait pensé qu'elle s'était perdue dans les bois, où elle s'aventurait souvent avec son VTT. Toute la population locale avait participé aux recherches. Mais sans succès.

Avant qu'on puisse comprendre ce qu'il se passait réellement, cela s'était produit à nouveau.

La troisième s'appelait Sabine, c'était la plus jeune. Sept ans. Cela avait eu lieu en ville, un samedi soir. Ses parents l'avaient emmenée à la fête foraine, comme tant d'autres familles. Elle était montée sur l'un des chevaux d'un manège plein d'enfants. Sa mère l'avait vue passer la première fois, elle lui avait fait un signe de la main. La deuxième, et elle avait répété son signe. La troisième fois, Sabine avait disparu.

À ce moment-là, on avait commencé à penser que trois petites filles qui disparaissent en l'espace de trois jours, ce n'était pas normal.

Les recherches avaient démarré en grande pompe. On avait lancé des appels à la télévision, parlant d'un ou plusieurs maniaques, peut-être d'une bande. En réalité, il n'y avait aucun élément pour formuler une hypothèse de recherche plus poussée. La police avait installé une ligne téléphonique spéciale pour recueillir des informations, même anonymes. On avait reçu des centaines de signalements, il aurait fallu des mois pour tous les vérifier. Pour couronner le tout, les disparitions ayant eu lieu dans des lieux différents, les polices locales n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la juridiction.

L'unité d'investigation pour les crimes violents, dirigée par l'inspecteur chef Roche, était alors intervenue. Les affaires de disparition ne relevaient pas de sa compétence, mais la psychose montante avait conduit à l'exception.

Roche et son équipe étudiaient déjà le cas quand la quatrième fillette avait disparu.

Melissa était la plus âgée : treize ans. Comme à toutes les filles de son âge, ses parents lui avaient imposé un couvre-feu, craignant qu'elle ne puisse être victime du maniaque qui terrorisait le pays. Mais l'interdiction de sortie avait coïncidé avec le jour de son anniversaire, et Melissa avait d'autres projets pour ce soir-là. Avec ses amies, elle avait mis sur pied un petit plan pour faire le mur et aller s'amuser dans une salle de bowling. Toutes ses amies y étaient arrivées. Seule Melissa ne s'était pas présentée.

À partir de là, une chasse au monstre confuse et improvisée avait débuté. Les citoyens s'étaient mobilisés, prêts à faire justice eux-mêmes. La police avait posté des barrages sur les routes. On avait renforcé les contrôles des individus déjà condamnés ou soupçonnés de crimes sur des mineurs. Les parents n'osaient plus laisser sortir

leurs enfants, même pas pour aller à l'école. De nombreux établissements avaient dû fermer pour cause de manque d'élèves. Les gens ne quittaient leur domicile qu'en cas de stricte nécessité. À partir d'une certaine heure, villages et villes étaient déserts.

Pendant quelques jours, il n'y avait pas eu de nouvelle disparition. Beaucoup pensaient que toutes les mesures de précaution mises en place avaient eu l'effet escompté, décourager le maniaque. Mais ils se trompaient.

Le rapt de la cinquième fillette fut le plus spectaculaire.

Caroline, onze ans. Elle avait été enlevée dans son lit, alors qu'elle dormait dans sa chambre à côté de celle de ses parents, qui ne s'étaient rendu compte de rien.

Cinq fillettes enlevées en une semaine. Ensuite, dix-sept longs jours de silence.

Jusqu'à ce moment.

Jusqu'à ces cinq bras enterrés.

Debby. Anneke. Sabine. Melissa. Caroline.

Goran regarda le cercle formé par les petites fosses. Une ronde macabre de mains. On aurait presque pu les entendre chanter une comptine.

– À partir de maintenant, il est clair qu'il ne s'agit plus d'affaires de disparition, dit Roche en faisant un geste de la main autour de lui.

C'était une habitude. Rosa, Boris et Stern vinrent le rejoindre et écoutèrent, le regard rivé au sol et les mains croisées derrière leur dos.

Roche commença :

– Je pense à celui qui nous a conduits jusqu'ici, ce soir. À celui qui a prévu tout ceci. Nous sommes ici parce qu'il l'a voulu, parce qu'il l'a imaginé. Et il a construit tout ceci pour nous. Parce que le spectacle est pour nous, messieurs. Rien que pour nous. Il l'a soigneusement préparé. Savourant d'avance le moment, notre réaction. Pour nous étonner. Pour nous faire savoir qu'il est grand, et puissant.

Ils acquiescèrent.

L'auteur, quel qu'il soit, avait agi en toute sérénité.

Roche, qui avait depuis longtemps pleinement intégré Gavila à l'équipe, s'aperçut que le criminologue était distrait : les yeux immobiles, il suivait une pensée.

– Et toi, professeur, qu'est-ce que tu en penses ?

Goran émergea de son silence et dit seulement :

– Les oiseaux.

Au début, personne ne comprit.

Il continua, impassible :

– Je ne m’en étais pas aperçu en arrivant, je viens de le remarquer. C’est bizarre. Écoutez...

Des milliers de voix d’oiseaux s’élevaient du bois.

– Ils chantent, dit Rosa, étonnée.

Goran se tourna vers elle et fit un signe d’assentiment.

– Ce sont les projecteurs... Ils croient que c’est l’aube. Et ils chantent, commenta Boris.

– Vous pensez que cela a un sens ? reprit Goran en les regardant, cette fois-ci. Eh bien, oui... Cinq bras enterrés. Des morceaux. Sans corps. Si nous le décidons, personne ne verra de cruauté dans tout cela. Sans les visages, pas de corps. Sans les visages, pas d’individus, pas de personnes. Nous devons seulement nous demander où sont ces fillettes. Parce qu’elles ne sont pas là, dans ces trous. Nous ne pouvons pas les regarder dans les yeux. Nous ne pouvons pas percevoir qu’elles sont comme nous. En réalité, il n’y a rien d’humain dans tout cela. Ce ne sont que des *morceaux*... Pas de compassion. Il ne nous y a pas autorisés. Il ne nous a laissé que la peur. On ne peut pas avoir pitié pour ces petites victimes. Il veut *seulement* nous faire savoir qu’elles sont mortes... Vous trouvez que cela a un sens ? Des milliers d’oiseaux dans le noir, contraints à crier autour d’une lumière improbable. Nous ne pouvons pas les voir, mais eux, ils nous observent – des milliers d’oiseaux. Que sont-ils ? C’est simple. Mais c’est aussi très illusoire. Et il faut se méfier des illusionnistes : parfois, le mal nous trompe en revêtant la forme la plus *simple* des choses.

Silence. Une fois encore, le criminologue avait saisi un sens symbolique, à la fois petit et important. Ce que les autres n’arrivaient souvent pas à voir ou – comme dans ce cas – à sentir. Les détails, les contours, les nuances. L’ombre autour des choses, l’aura sombre dans laquelle se cache le mal.

Tous les assassins ont un « dessein », une forme précise qui leur procure de la satisfaction, de l’orgueil. Le plus difficile est de comprendre leur vision. C’est pour cela que Goran était là. C’est pour cela qu’ils l’avaient appelé. Pour qu’il repousse ce mal inexplicable à l’intérieur des notions rassurantes de la science.

À ce moment-là, un technicien en combinaison blanche s'approcha d'eux et s'adressa directement à l'inspecteur chef avec une expression confuse sur le visage.

– Monsieur Roche, il y a un problème... *Nous avons six bras, maintenant.*